

et à tous les niveaux. Parmi ceux-là, un accroissement de la division du travail et la création de couches purement parasitaires dues aux formes qu'a dû prendre le capitalisme développé pour survivre. Exemples les plus immédiats : les secteurs publicitaires, les moniteurs d'auto-école, les visiteurs médicaux... Ceux-ci ne posent pas de problème, l'analyse de classe peut être rapidement faite. Par contre, le développement capitaliste a créé une série de couches qui sont parasitaires *en tant que couches, non par la fonction* qu'elles remplissent. Le développement technique exige par exemple un grand nombre de techniciens remplissant des tâches spécialisées diverses, mais nécessaires au processus de production : ce qui est parasitaire, ce ne sont pas ces tâches qui sont en elles-mêmes nécessaires, c'est le fait qu'elles soient remplies par des travailleurs spécialisés, distincts des opérateurs ordinaires. En fait, le développement de ces mêmes forces de production dans des rapports de production socialistes auraient conduit à l'accomplissement de ces mêmes tâches, mais par les ouvriers qui auraient commencé eux-mêmes le dépassement de la division du travail, du moins à l'intérieur de l'entreprise. Des exemples parcellaires en sont donnés en Chine, où dans les comptes rendus idolâtrés de *Pékin-Information* sont citées quelques expériences intéressantes qui montrent par exemple que l'existence d'un bureau d'études n'est pas une nécessité technique dans tous les cas.

Dès lors on peut voir que dans l'univers capitaliste une série de gens se débattent dans une contradiction apparemment sans issue : *ils sont des parasites remplissant une fonction utile*. D'où le malheur de l'enseignant, du médecin, oscillant entre la dénonciation de son rôle social et l'espoir vague d'une reconnaissance future de son rôle technique débarassé des oripeaux du grand capital.

Inutile de dire que la confusion régnant sur le mode de socialisme possible aujourd'hui, les conceptions politiques de ces couches sont des plus confuses. Une des marques de cette confusion, c'est de ne pouvoir s'arracher à la contradiction vivante qui se matérialise par le lieu de travail : celui-ci est soit nié magiquement : destruction de l'hôpital, de l'école, du labo, par les courants ultra-gauches ; soit réformé plus ou moins démocratiquement grâce à l'autogestion, panacée d'autant plus universelle qu'elle est plus imprécise. Cette continuité entre le réformisme et l'ultra-gauche se révèle par le fait que l'institution, le lieu de travail ne sont jamais compris comme un phénomène historique, transitoire, lié à l'ultime étape (artificiellement prolongée) de la domination de la bourgeoisie, mais comme une nécessité éternelle ou un instrument d'oppression pur et simple. En fait, il est l'un et l'autre, ce qui veut dire qu'il est autre chose. Il s'agit d'une fonction technique remplie pour les besoins de la bourgeoisie, ce qui signifie que la société de transition ne saurait ni sup-

primer complètement cette fonction ni la garder telle quelle. Rappelons-nous ce qui disait Trotsky de la famille, cette autre supersstructure : on ne peut la supprimer que si l'on offre quelque chose de supérieur à la place. Il en est de même de toutes les superstructures, de tout ce qui existe sous le capitalisme (et qui n'est pas parasitisme pur et simple. Loin de nous l'idée de vouloir remplacer les curés et les militaires par leurs équivalents socialistes).

Il est facile de l'admettre abstraitement lorsqu'on se place dans la perspective d'une société de transition fondée sur le pouvoir des conseils ouvriers. Mais la radicalisation de ces couches nouvelles ne s'est pas faite sous l'égide du mouvement ouvrier, au contraire. Souvent la sclérose des organisations officielles a fait que les problèmes de ces couches périphériques se sont exprimés en vase clos, avec les théorisations abusives et les erreurs de perspective que cela entraîne. Les enseignants, les médecins, les techniciens, etc., se sont radicalisés à partir d'un point de vue qui n'était pas celui du prolétariat ; dès lors le produit de cette radicalisation ne pouvait qu'être une surestimation de leur situation propre dans le processus révolutionnaire. Dès lors on entend rapidement dire que l'hôpital, l'école, le labo sont les principaux obstacles à la révolution, et l'on fait des victimes de ces institutions les porteurs de la révolution : l'élève, le malade, le garçon de laboratoire passent au rang de sujet de la révolution, par un simple processus d'inversion : les derniers seront les premiers. La classe ouvrière organisée sur les lieux de travail ne devient guère qu'une force d'appoint, dont on se rappelle vaguement l'existence grâce à de bonnes lectures. Il faut dire que la politique du mouvement ouvrier traditionnel n'incite pas à voir en elle la porteuse des valeurs futures qui bouleverseront la société, dans la mesure où les idéologues stalinien ont à cœur de conserver pieusement les moindres formes de la division du travail héritée des capitalistes. Cela explique qu'une vision globale de la société à venir ne peut sortir de ces couches périphériques à la classe ouvrière, dans la mesure où leur place dans le processus de production leur donne une vision faussée de la société et de la révolution.

Comme le petit bourgeois ou le bourgeois, les individus issus de ces couches ne peuvent venir sur les positions du prolétariat qu'en tant qu'individu. Mais en revanche, en tant que couche, leur aspiration à un changement révolutionnaire est réelle quoique confuse, à la différence de la petite bourgeoisie commerçante ou paysanne qui n'agit que contre le sens de l'histoire. Dès lors la tâche des révolutionnaires est des plus complexes : il s'agit de tenir compte du potentiel révolutionnaire de ces couches tout en luttant contre leur vision décentrée de la lutte de classe. Dès lors la notion de conscience décentrée caractériserait beaucoup mieux la